

Table des matières

L'ensecret :.....	2
Il était une fois :.....	8
Le gobelet :.....	19
Pandore :.....	25
Octopode :.....	29
Ellipse :.....	41
Morphée :.....	45
Poséville. Le 15 juin 2001 :.....	57
La louve :.....	68
Mamie Dozette :.....	80
Urbs :.....	96
Mimesis à l'enchère :.....	100
Un évènement phénoménal :.....	107
Ils étaient au nombre de trois :.....	111

L'ensecret :

Un déclic se fit entendre au moment même où apparut au milieu de la scène un grand cercle lumineux qu'envoyait un puissant projecteur, placé en hauteur, du côté de l'entrée de la grande salle. La rumeur des discussions cessa, et chacun épiait la venue de ce personnage hors norme pour qui le jet de lumière traversait la vaste pièce, dont la surface du sol où nous nous tenions tous assis sur des sièges de cuir noir, déclinait à l'oblique.

Pourtant, le cercle rayonnant n'offrait au public qu'une chaise vide. Éperdument vide. Sur toute sa longueur, le rai lumineux laissait mouvoir dans l'air les fines particules de poussières que désavouait la pesanteur, pour offrir aux regards ce meuble de bois entouré d'un néant noir qui lui octroyait l'apparence de tenir comme en suspens. Et tout ceci durait.

Finalement, finalement un homme sorti d'un côté de l'estrade, de derrière un rideau, se dirigea vers la chaise et s'assit.

Deux choses sautèrent aux yeux de tous les spectateurs qui regardaient cette scène : cet homme, depuis son entrée, avait les yeux fermés, la bouche entre ouverte et la tête légèrement penchée vers le torse ; visiblement, bien qu'il eut marché jusque-là, endormi.

La deuxième chose qui sautait aux yeux, c'était la marionnette, le pantin installé sur sa jambe droite, qui lui, avait les yeux ouverts et était entré sur scène dans les bras du corps ensommeillé.

À bien y regarder, on pouvait voir que les deux bras de cet homme assis bringuebalaient le long de son corps, tandis que le bras gauche de la marionnette demeurait caché et enfoui sous le costume de l'homme, manifestement attaché à son dos, comme si ce fut lui, ce bras-là de ce pantin-ci, qui en présidait l'articulation des mécanismes biologiques.

Ce pantin, dont la morphologie d'un visage tout sourire se calquait sur les vieux modèles des années soixante-dix des pantins classiques, possédait pour autant une hauteur de corps inhabituelle. Non pas le mètre typique des marionnettes traditionnelles, mais un bon mètre trente, voire cinquante. Comme un adolescent perché sur les genoux de son père, la marionnette semblait épier son public comme nous scrutions ses faits et gestes.

Ses sourcils, visibles à cette distance d'où je pouvais voir, étaient broussailleux et d'une couleur rouquine identique à ses cheveux épais coiffés en arrière. Ce petit être arborait un costume noir qui recouvrait une chemise blanche au col de laquelle était fixé un nœud papillon d'une taille minuscule et singulière. Pour autant, ce qui accrochait l'attention chez le pantin d'une manière toute obsessionnelle comme un hameçon crochète la bouche d'un poisson, tenait dans deux petites billes rondes : ce qui, chez lui, aimantait, c'était ses prunelles. Par leur grosseur, elles occupaient une grande partie du globe oculaire ; spécificité qui, comme bien des peintures de portraits, octroyait la sensation d'un regard perforant l'âme qui suit où que l'on soit.

Installé sur la cuisse de son maître les deux jambes oscillant dans le vide, son sourire carnassier remontait jusqu'à découvrir ses petites dents, un sourire espiègle et moqueur, donnant la sensation de ne pouvoir s'assurer d'une rhétorique dominante au jeu du dernier mot sur cette petite chose au visage poupin explicitement narquois.

Sa tête, au début parfaitement statique, commença à pivoter doucement, pour ensuite tourner par à-coups de gauche à droite sous le son de quelques rires étouffés qui prenaient plaisir à l'absurdité de cette scène.

Lorsqu'elle sortit ; cette voix que personne n'attendait. Une voix grave, caverneuse, mais étrangement normale, étrangement car ce fut la marionnette qui articula ; or, chacun pensait dans la salle qu'un tel pantin aurait dû parler d'une voix aigüe, telle que de coutume, d'une voix stridente sortant des profondeurs gutturales de la gorge mais non, une voix d'homme se fit entendre.

-Réveille-toi, dit-elle.

Et l'homme émergea de sa léthargie. Ses paupières s'ouvrirent avec grande lenteur mais ses pupilles, probablement accrochées à la cavité supérieure des orbites oculaires, n'apparurent pas ; les yeux de cet homme-là étaient blancs.

-Où suis-je ? dit-il avec une voix stridente, aiguë comme celle d'une créature fragile et ramassée sur elle-même, où suis-je ?! répéta-t-il plus fortement en levant son visage vers le plafond de la grande pièce.

-Fais descendre tes pupilles, imbécile, dit le pantin. Comment veux-tu voir autrement ? Réveille-toi donc et descends ici, dans ton rêve.

Et alors ses deux pupilles firent leur apparition, descendant lentement sur les globes blanchâtres, deux fines pointes noires descendant et demeurant ensuite centrées au milieu du champ perceptif tandis que sa bouche s'ouvrit doucement, exprimant une surprise étrange planant de cette hauteur où il se tenait, sur un silence interminable.

J'observai alors les comportements des spectateurs dans la salle, pour me rendre compte que chacun tournait la tête vers les autres, épiait des réactions partout similaires. Derrière mes épaules, j'entendis chuchoter deux personnes et tendis l'oreille.

-Tout cela ne fait pas partie du spectacle...

-Le sketch n'aurait-il pas changé...

-Pas que je sache... Et ça n'a rien de drôle, rien à voir avec ce qu'avait dit...

Je relevai alors le menton pour observer l'homme-marionnette.

-Je connais ces lieux... dit-il. Et ne les reconnais pas. Que se passe-t-il ?

-Tu rêves, dit la marionnette. Tout ceci n'existe pas réellement, mais attends un peu, ne te réveille pas, — pas tout de suite.

La voix du pantin imprimait à l'esprit la sensation d'une douceur dans sa tonalité alliée à une gravité presque paternelle, contrebalancée par ce petit rictus figé aux lèvres qui insinuait le doute sur sa bienveillance apparente, dont seuls les spectateurs que nous étions, pouvions se rendre compte.

-Où suis-je ? s'enquit encore le corps sensément endormi.

-Nous sommes dans ton rêve. Reconnais-tu les lieux ?

Je tentai de percevoir les lèvres de l'homme remuer au son de la voix de la marionnette, mais sans aucun succès, de là où je me tenais.

-Je travaille ici, dit-il. Mais il n'y a personne ?

-Regarde bien, insista le pantin d'un ton sarcastique.

-Pas de public, je ne vois que des yeux, des yeux qui m'épient... dit-il en tournant la tête par à-coups pour regarder le public que nous étions, l'air égaré et anxieux.

-Ce sont les yeux qui t'ont épié toute ta vie, des gens sur ton chemin croisés. Ce sont les regards qui ont épié tes erreurs, tes timidités, ceux qui ont jaugé ta valeur pour leur amusement, qui n'attendent de toi qu'une distraction, un spectacle de bouffon, le délassement récréatif d'un simple plaisant. Amuses-tu les rois, fragile créature ?

Comme pour illustrer ces propos, nos regards attentistes et étonnés produisirent sur l'homme l'effet indésirable d'une stupeur effrayée, car il se mit à vouloir reculer sur sa chaise. Plaquant ainsi son dos au dossier de cette dernière, il mimait des lèvres une moue de dégoût qui, de biais, tirait son visage dans l'ombre, dont un œil déjà s'était vu recouvert.

-N'aie aucune peur, dit la marionnette, tout ceci est un rêve, mais ne te réveille pas, pas tout de suite car pour une fois, c'est ton tour, ton tour à toi. Ton temps, ton rêve. — Le temps est venu de tuer le veau gras.

Ce fut sur la vocalisation de cette dernière phrase, alors qu'il toisa lentement de gauche à droite les places assises, que le pantin sembla s'accaparer un timbre de voix d'une perniciosité tant humaine que je crus, ou son auteur parvint-il à me faire accroire, que c'était bien lui, ce pantin-là, qui venait de parler ainsi.

-La rétribution des âmes est advenue ; aujourd'hui, ici et maintenant nous allons solder les comptes, car chacun est appelé à rendre les siens. As-tu toujours cette arme, que tu gardais pour ta tempe ?

-Mon arme ? dit la voix aigüe alors qu'une main tâtonnait du côté du dos.

-Tiens, dit le pantin en lui mettant une arme à feu en main. Prépare à ces fantômes un massacre pour les crimes de leurs modèles, qu'ils ne se relèvent pas pour besogner tes peines. À la vision de cette arme présente en ces lieux, mes mains se crispèrent sur les accoudoirs du fauteuil alors que j'entendais le couple qui conversait derrière moi.

-...soit possible qu'il soit somnambule ?

-Du calme, répondit la voix masculine, tout ceci est une farce, ça fait partie du spectacle tu vas voir...

Je fronçai les sourcils. J'étais médusé, redoutant l'insoupçonnable sur cette scène de spectacle dont un étrange sentiment me faisait sentir le déplacement des bornes spatiales qui commençaient à nous circonscrire, nous, public attentiste et incertain plongé dans une demi-obscurité.

-Tuer ? demanda l'homme en léthargie.

-Lance ta faux et regarde le vin de la foule se répandre ; retranche ces autres, abroge le règne des roitelets, abîme la gloriole des tyranneaux ; occupons-nous, toi et moi, de rappeler à l'éther la résonnance des clairons de Jéricho.

À ces mots et par instinct, je ramenai vers ma tête mon avant-bras pour laisser ma main malhabile caresser des doigts mon front de manière à présenter une posture pensive, cachant ma volonté de dissimuler au moins un œil à cette sale petite chose qui me fusillait de son regard malsain. Un regard-objet, un regard de malaise.

-De quoi as-tu peur? Tout ceci est un rêve, mais ne te réveille pas, pas tout de suite. Ces autres n'existent pas, il n'y a que toi, toi qui sois là.

L'homme-marionnette étendit son bras armé dans notre direction, et la marionnette dit en regardant le canon :-I:

-Ici tu peux faire du mal. N'est-ce pas là, en partie seulement, une cause indiscutable de l'architecture du mal et de son mystère : la tentation légitime du solipsiste. Combien de fois, toi et moi, en avons-nous parlé...

C'est alors qu'une voix d'enfant, émergeant des premières rangées de la salle, se fit entendre à forts décibels.

-Maman, dit-elle, c'est quoi un solipsiste ?

Aussitôt je vis au-devant de moi, à quelques rangées plus avant, une silhouette bondir sur son côté, probablement pour mettre la main sur la bouche de cette enfant, qu'elle cessa de se faire remarquer. Le pantin rit et ajouta :

-Le solipsiste, c'est le rêveur, maître d'œuvre d'une orchestration composée exclusivement d'instruments. La quintessence de l'ego. Te rappelles-tu, créature, ce que nous en disions toi et moi... La conscience de soi... n'appelons pas cela existence mais plutôt émergence, car le trouble de se sentir être émerge comme à la surface d'un abîme. Ce trouble est hors de toute proportion, de tout ratio... Cependant que l'homme est un animal rationnel. Qui a besoin de banaliser son monde.

La marionnette observait tête penchée sur le côté son serviteur sans nul geste, le regard fixé sur lui pour lui sonder les reins ; seul regard témoin, aurais-je juré, de ce qui pouvait s'y passer.

-N'est-ce pas alors une fonction première, biologique, animal du rêve, une fonction essentielle ; que de relativiser le vertige de l'émergence, dangereux vertige que guette une folie lancinante, nécessairement là. Relativiser ce vertige en mettant en scène des êtres sans importance, des êtres sans abîme qui n'existent pas. Et c'est dans la nuit qu'a lieu la sentence qui enlève le poids, le désaveu de l'existence de l'autre commence par le rêve de soi.

Alors que sur ces derniers mots le pantin avait eu le visage tourné vers son esclave, il pivota lentement du chef pour faire face au public et stoppa cette rotation, me parut-il, dans l'axe même de ma direction, pour reprendre la parole ensuite, énonçant ces propos sur une cadence toujours plus lente :

-Brise ici ton allégeance à la vie des alentours, car tu es seul à être là. Au sein de chaque criminel siège une part de solipsiste ; au milieu de toute conscience à soi en éveil, le solipsisme sournoisement se tait et se tient comme un déjà là.

Alors que j'entendais encore l'écho raisonnant de la dernière syllabe de ce dernier mot, une détonation perce-tympaan éclata sur scène qui me fit sursauter et, de manière tout à fait absurde, asséner un mouvement repoussoir de la main au-devant de mon visage, comme si j'eus pu chasser d'un simple revers un projectile quelconque lancé dans ma direction. Le grondement sonore fit bourdonner le silence d'après, interrompu par un cri de femme qui sortit de derrière moi.

Lorsque je tournai le visage, je vis malgré l'obscurité la tête de l'homme que j'avais entendu parler, percée au sourcil d'un trou noir d'où sortait en abondance un coulis rouge faisant le tour de la cavité oculaire pour tracer son fluide écoulement ininterrompu le long de la joue. Pivotant la tête vers la scène tandis que le cœur me tambourinait tout le reste du corps, je réalisai à quel point j'étais visible. Or, bien que j'aurais dû sauter à terre, les yeux du pantin qui me fixaient me convainquirent en un éclair qu'il ne fallait pas attirer l'attention, si bien que je m'enfonçais lentement dans mon siège, toujours plus bas jusqu'à n'avoir que les yeux, du point de vue de la scène, qui dépassaient du siège de devant moi.

-Ne cherchez pas à fuir mes enfants, le premier qui court y aura droit...

Dans ma rangée, à quelques mètres de moi sur le côté droit pleurait une femme à genoux qui joignait ses mains en signe de prière et marmonnait une litanie entrecoupée de spasmes qui vocalisaient certaines syllabes dans des aigües indiscrètes. Je me sentis lâchement soulagé qu'un tel comportement attirât plus d'attention que le silence que j'observais, tout en me disant qu'il fallait me cacher au sol et m'éloigner au plus de cette cible potentielle.

Les genoux posés sur la fine moquette grise, j'épiais entre les deux sièges devant moi l'homme-marionnette maintenant debout, son pantin assis sur son bras gauche et tenant, tel un petit chimpanzé de sa petite main, l'épaule de son convoyeur qui, le bras tendu se mouvant de façon rotative, cherchait un regard à débusquer pour tirer. Une seconde déflagration éclata alors qu'il pointait le côté gauche de la salle. Cette fois-ci sans aucun cri émis ; comme si chaque gibier taiseux réalisait désormais que nous devons nous faire plus silencieux les uns que les autres pour survivre à la suite. Je suivais la scène et ressentis la froidure dans mes veines lorsque le calibre pointé parcourut un axe circulaire qui eut dû passer par mon endroit. Je baissai la tête rapidement pour fixer la moquette au sol et mis la main au cœur, à mon cœur si fragile, pour lui commander le calme afin de taire l'excès de ma respiration frénétique. Je pris de profondes inspirations d'air que je faisais ressortir par ma gorge en lentes exhalaisons, gardant marbrée l'articulation de ma mâchoire ouverte et espérant ardemment que ma personne et son emplacement, depuis le début du spectacle, fussent passés inaperçus à la marionnette comme à son jouet.

Une troisième détonation brisa mon attente pour me faire sursauter au point de cogner le siège avant de mon épaule droite. Je relevai la tête et aperçus la femme, auparavant gémissante, la tête et l'épaule gauche aplaties au sol, avec l'arrière-train relevé, dessinant une silhouette tant inappropriée que je soupçonnais sa mort. J'observai alors ses hanches pour déterminer si un léger mouvement d'accordéon trahissait une vie permanente, sans rien remarquer, quand j'entendis le pantin parler.

-Plus de regards, elles se cachent les petites taupes, tu vas devoir descendre et les finir le long des couloirs.

Je tentai vainement de localiser son emplacement, car je voulais filer à quatre pattes le long de

la rangée à gauche ou à droite pour ensuite courir sur un des couloirs et filer vers la sortie, sortie dont j'entendis les portes battre. Alors la voix ajouta :

-Une de moins, dépêche-toi, descends et reste dans cette allée, tu n'auras qu'à viser les rangées.

Je serrai les poings en pensant au fuyard, à sa chance, à sa place enviable, recherchée, rêvée, que j'eus voulu, s'il se pouvait, voler en l'empoignant comme un rapace enserre sa proie et je regrettai de m'être assis là, où il ne fallait pas. De gauche... ou de droite. Je levai les yeux et vis le corps de la femme qui obstruait le passage ; un signe peut-être, un présage. D'une position corporelle piteuse, je circulais à quatre pattes essayant tant bien que mal de ne provoquer aucun bruit alors que j'entendais confusément la voix soliloquer le long de la salle. -... vertige de l'émergence... N'en parlent pas... Font mine de rien.

Et la voix fluette composait la litanie insensée en répétant derrière celle de son maître les syllabes dernières prononcées :

-...ergence... rien.

-... comme... s'agissait là... roupie de sansonnet... Comprends-tu... n'existent pas.

-N'existent pas, annonçait machinalement l'homme marionnette.

-Ils n'existent pas, répéta la voix grave du pantin, suivie de son écho aigu « *n'existent pas* ».

Dès lors moi, à l'écoute de cette répétition insupportable, je cessai de dodoliner du corps dans ma fuite rampante, pour approcher mes mains aux doigts écartés vers mes yeux. Car j'existais, me dis-je en pensées ; j'étais là, et je voyais mes doigts, et je percevais les deux silhouettes transparentes de mon nez dans ce champ de vision tout à moi, et me rendais compte du dédoublement des choses à la vue (telles que mes doigts) lorsqu'elles ne sont pas ciblées par la rétine ; et je ressentais la haine en moi quant à ce petit fantoche, qui avait pris le contrôle de la scène alors que lui, lui n'existait pas.

-La petite vermine aime se mouvoir à quatre pattes, dit la marionnette d'une voix plus haute et claire.

J'éprouvais pour autant toutes les difficultés du monde à situer ces paroles dans la grande salle de spectacle, car l'angoisse qui m'avait saisi, magnétisait vers le chaos les apports d'informations de mes sens ; ouïe, vue et toucher m'apportaient des repères certains mais singulièrement entrecoupés.

-Alors... Cher spectateur, qui est le pantin ?

Cette voix, au-delà de la sentir de moi toute proche, je la ressentais comme au-dessus de ma tête, planant d'une omniscience qui s'amusait, se jouait des quelconques enclosures susceptibles de cacher mon corps abaissé à la reptation. Ma piteuse position.

-Et qui est le marionnettiste qui *ensecrète* son monde...

Cette expression, je la devinais sans savoir si ce mot existait ; et cette voix, j'eus voulu entendre son émission à l'autre bout de la salle, indice certain d'une fuite salvatrice. Mais ce fut tout près que je l'entendis, derrière mes épaules.

-Un deux trois... Soleil !

À ces paroles, je ne pus m'empêcher de lever la tête vers l'homme dans l'allée qui me ciblait, avec le pantin souriant assis sur son bras. Sous cette vision d'horreur, je m'affalai au sol prenant appui sur ma hanche droite, et perçus, ainsi disposé, le couple maudit dont les corps s'allongeaient vers deux têtes célestes que je scrutai timoré, comme en bas d'un immeuble on se sent écrasé par son sommet.

-Perdu ! dit le petit être en ricanant.

-Vous rêvez, dis-je en faisant rempart de ma main droite au-devant de mon torse, il vous manipule... Il faut vous réveiller ! criai-je en entendant l'étrange écho de ma propre voix sourdre si près, dans cette grande salle, si près de mes oreilles.

-Bien sûr que tu rêves, chuchota la marionnette en me regardant fixement tandis que le bras du dormeur se tendit, armé dans ma direction.

-Mais attends un peu, dis l'homme-marionnette de sa voix toute sienne, un tout petit peu...
J'aspirai l'air à gorge déployée, sentant ouvertes sous mon être comme des mâchoires
d'abîme, mon être qui chutait en lui-même dans une pénible adrénaline creusant la ruine, les
yeux aux paupières étirées exorbités sur le fracas et la mort qui pour moi attendaient le dé clic.
-Ne te réveille pas tout de suite...

Il était une fois :

Sous la voûte étoilée, Bryan enlaçait celle qui justifiait le cheminement de sa vie. Au sommet d'une colline habillée sur ses bords d'une forêt clairsemée, le couple que la nature avait dès leur naissance séparé, défiait l'ordre des choses comme celui des hommes. Jennifer sentait l'illégitimité de leur union, mais l'amour obombrait d'une inconscience folle l'accolement braisé du jeune vampire et de la simple mortelle.

Au milieu de l'alpage pastoral que scindait un cours d'eau aux bordures d'un relief fleurdelisé, le jeune garçon, brun au teint mat et svelte au regard profond, sentait dans ses veines l'appel du sang frais, appel plus d'une fois honoré par des actes sombres et sans pitié; mais désormais réfrénés par les sentiments enfiévrés qu'il portait à l'objet de son cœur possédé. Plus en aval, du côté des bois ténébreux voilés par un manteau de brume spectrale, des bruits de rage survirent aux oreilles du couple inquiet, qui devinait la présence d'une meute de jeunes vampires en chasse, à la tête de laquelle l'impitoyable Pablo, envenimé de jalousie persécutrice, assénait sans cesse les ordres d'un caporal psychopathe.

Ils lisent toujours les deux premiers paragraphes. C'est comme ça qu'ils procèdent, ils lisent les deux premiers et passent au chapitre suivant. Je le sais car je les connais, j'en ai côtoyé plus d'un... Et comme ils font ça à la chaîne et sans cesse, ils ne s'occupent jamais du reste. Jamais. Deux paragraphes...

Qui donc? Les veilleurs bien évidemment. Et leur travail est tant répétitif qu'il y a bien peu de chance qu'ils aillent au-delà. Mais passons... Je me présente, je m'appelle... disons Quidam, ce sera mieux comme ça. Je ne suis pas l'auteur de ces nouvelles. Non, moi je suis imprimeur. C'est moi qui... disons, ai participé à la fabrication de cet ouvrage que vous tenez en ce moment même. À son impression du moins. C'est mon travail. Et voilà... Comme j'ai l'occasion d'avoir, disons, une marge de manœuvre personnelle; j'ai décidé d'y insérer ce texte, enfin... cette histoire que vous allez lire.

J'espère ne pas vous offenser, je n'ai pas l'intention de mal faire... Mais de toute manière, vous croirez à coup sûr qu'il s'agit là d'une manœuvre de l'auteur pour illustrer quelque chose d'originale. Je dois avouer que je me sens quelque peu « protégé » par ce sentiment. Et que du coup, vous ne ferez pas d'histoires si jamais il se pouvait que vous vous sentiez... Bref, imaginons donc que je sois imprimeur. La question qui se pose est celle-ci : pourquoi donc un imprimeur prendrait-il la parole pour raconter une histoire?

Et voilà ma réponse : il vaut mieux quelques fois passer par des moyens, disons indirects, pour ne pas brusquer les choses, ne pas agir comme une brute épaisse peu soucieuse de ses manières de faire. Il vaut mieux quelques fois y aller progressivement par à-coups, par degrés, pour parvenir à faire éclore quelque chose sans blessure aucune. Alors voilà, je me lance.

Il était une fois un homme qui lisait dans son lit un recueil de nouvelles au début duquel, d'un coup, de manière impromptue, l'imprimeur de l'édition intervint pour lui raconter une histoire. La lecture terminée, l'homme, disons Millo, referma son ouvrage en pensant à ce qu'il venait de lire.

La « révélation » que cette histoire contenait, prétendue telle par l'imprimeur présumé, le fit sourire. Divertissant, se dit-il, mais, tout de même, il aurait préféré une histoire qui ne le laisse pas sur sa faim... Enfin, sur ce genre de questionnement. Il lisait entre autres pour fatiguer ses yeux et descendre en plein sommeil. Or, cette histoire n'était pas faite pour ça. Pas celle-ci. Et cette manière de finir en queue de poisson... Et tant de lignes et de temps dédié pour relater un phénomène aussi... disons biscornu et peu crédible. Néanmoins, se dit-il, voilà qui donnera l'occasion pour plus tard de vérifier ce que ce quidam avait évoqué, dans son quotidien à lui, Millo; car cela était, pour le dire en un mot, c'était un jeu. Et Millo, de

caractère peu rigide et prêt à expérimenter toute nouveauté, aimait jouer.

Dès le lendemain de sa lecture, il se mit à observer les gens autour de lui, pour tenter de façon ludique de détecter des détails, surprendre des comportements traitres qui auraient pu étayer ce qu'il avait pu lire. Mais aucune révélation ne se fit jour. Peut-être, se dit-il, que ce genre de détails viendrait à lui au bout d'un certain temps, car enfin, tout finit par arriver.

Et la chose arriva le surlendemain : Millo se rendait au bureau où il travaillait.

Entrant dans une des pièces de travail, il surprit deux collègues qui s'évertuaient à étouffer un rire. Et le jeune homme, tout naturellement, demanda la raison de cette hilarité. Mais rien. Ou si peu, il ne fallait pas qu'il fasse attention, il s'agissait d'un « truc entre filles ».

-Nan, allez... Dites-moi. Je ne serais pas concerné par hasard? demanda-t-il avec un sourire, démontrant par ce rictus qu'il se sentait léger, lui aussi.

-Mais non t'inquiète pas... Tu ne serais pas un peu paranoïaque Millo?

La jeune femme venait de rétorquer avec un regard coquin et une voix douce, le tout accompagné d'un sourire révélant une simple taquinerie.

-OK, j'insiste pas... Mais si vous me le dites, vous aurez droit à un bon petit café concocté par mes soins attentionnés.

Il avait dit cela pour forcer la réponse, et laisser le temps à ses partenaires d'y réfléchir, comme le voulait le jeu exercé. Et Millo eut sa réponse. Ce qu'elle disait en soi ne mérite pas même d'être mentionné tant la chose paraissait futile. Mignonne certes mais sans importance. Dès lors, Millo se posa la question de savoir pourquoi quelque chose d'aussi insignifiant lui avait été, de prime abord, caché. Pour quelle raison?

Dans sa mémoire, cette scène eut un écho : il se souvint du jour où une place avait été laissée vacante dans sa boîte et qu'il avait passé un entretien pour y postuler en compagnie du directeur et du directeur adjoint. Il s'était remarquablement illustré sur certaines questions, mais d'autres l'avaient fragilisé. Il avait dû bluffer. Alors qu'il était au centre de l'attention, Millo ne put s'empêcher de remarquer les regards que s'échangeaient entre eux ces deux arbitres d'un conciliabule silencieux, des coups de regards fugaces qui semblaient pourtant en dire long, plus qu'il n'était dit.

Au sortir de son travail, il fit la queue à la boulangerie. Alors qu'il patientait, il avait en tête un air de musique, un genre de mélodie qui accroche particulièrement bien l'esprit. Alors, le second indice apparut au jeune homme quoiqu'il fût discret : un des chalands devant lui tapotait sa cuisse à la mesure même de la chanson qu'il avait en tête. Millo ne put s'empêcher de sourire et pensa fortement en lui-même : « Prends garde, car j'ai des yeux », mais sans plus persister davantage.

Lorsqu'il épia les regards des gens autour de lui, il se rendit compte qu'à chaque fois qu'il posait quelques secondes son regard sur quelqu'un, la personne en question le fixait des yeux et avait presque l'air de le dévisager. Il fit alors mine d'esquisser un sourire de connivence, mais sans être payé en retour. La voix de sa pensée lui dit alors d'arrêter ce jeu stupide, elle lui dit que les gens n'aimaient pas qu'on les regarde ainsi. Et Millo écouta sa voix. Une fois dehors, il s'en voulut, puis en voulut à ce qu'il avait lu, une histoire qui l'avait fait passer pour un indélicat un peu ridicule aux yeux des autres. Mais par ailleurs, il hésitait aussi, en pensant que dans un monde étrange (le nôtre peut être), c'était les autres qui avaient été ridicules, avec leurs visages figés et sérieux qui tentaient de lui faire croire à lui, Millo, qu'il avait le mauvais rôle. À d'autres... Comme avait dit l'humoriste Desproges : ce n'est pas parce qu'il était paranoïaque qu'ils en avaient pas tous après lui. Bien sûr, Millo se jouait un rôle, il ne croyait pas réellement ce qu'il croyait.

Rentré chez lui, il lanterna devant son poste de télévision quand sa bien-aimée arriva. Il se figurait pour la soirée un bon petit film les pieds en éventail sur la table basse, avec quelque chose à grignoter ; et Millo de quémander à sa dulcinée ce que le tiroir de gourmandises

pouvait renfermer.

-Pas ce soir chéri, on doit manger chez les voisins... T'as pris ta douche ?

Millo s'emporta, sur un court instant; puis fit mine de s'apitoyer :

-Mais pourquoi suis-je toujours le dernier averti ?

Et cette phrase, ce pourquoi il était toujours le dernier averti, résonna dans sa tête : la même phrase que celle qu'il avait lue, la même, — perverse.

-Parce que tu oublies tout. Ou tu fais pas attention à ce qui se dit.

-Tu parles... rétorqua-t-il, vous m'avez rien dit.

-On doit avoir des antennes que tu n'as pas, fit sa douce en formant un arrondi des doigts en partant de son cuir chevelu. Ce fut cet enchaînement de faits qui poussa Millo, sur cette semaine qu'il vécut, à triturer dans son esprit ces propos qu'il avait lus.

Il oublia. Jusqu'à une dizaine de jours plus tard.

Ce fut un mardi, un mardi soir, Millo était au restaurant avec ses amis (sa moitié devait se lever tôt le lendemain). Il avait pris deux apéritifs (certains invités s'étaient fait attendre), quelques verres de vins, mais des vins différents ; et le cerveau de Millo n'aimait pas ça, cela lui donnait du mal quant à la coordination des informations qui arrivaient et celles qui partaient ; et ce cerveau envoyait à Millo un excès de salive en bouche ainsi qu'un ressenti d'embarcation en mer agitée car il savait que Millo, de son côté, n'aimait pas ça. Si bien que l'humeur de Millo écumait une légère tristesse bougonne. Tous les invités n'étaient pas encore arrivés ; certains, dont un praticien en illusion, avaient prévu de passer pour le dessert. Les amis de Millo l'avertirent de l'arrivée du jeune prodige, d'une manière un peu trop appuyée ; comme si Millo seul pouvait se rendre compte du pouvoir du magicien, comme si lui, et seulement lui, pouvait authentifier l'irrationnel constaté. Cette situation, cette sensation de se sentir comme une attraction pour ses pairs, cela le mit mal à l'aise, dès le commencement.

-OOOhhh Mmmilloow ! cria l'un de ses amis pour attirer son attention vers Andreï qui venait d'arriver. Viens un peu par ici que je te présente.

Millo s'achemina vers le hurleur avec un rictus creusé par les nerfs.

-Millo, Andreï ; Andreï, Mmmilloow !

Le jeune homme serra courtoisement la main du magicien quand l'un de ses camarades posa sa main sur son épaule en faisant pression vers le bas, pour le faire assoir.

-Mets-toi là et prépare-toi à l'étonnement. Andreï, voilà notre cobaye, montre-lui de quoi tu es capable.

Le jeune prodige, assis devant Millo, s'adressa à lui les avant-bras posés et écartés sur la table, sans cligner une seule fois d'un œil. Il lui fit savoir qu'il allait deviner quel était le code secret de sa carte bleue, par le truchement de quelques questions sans rapport direct, par la seule force de ses capacités de déductions, car son corps, le corps de Millo, allait le trahir.

Aussitôt dit, l'un de ses camarades le pointa du doigt en hurlant :

-Ton corps va te trahir Millo ! Fais bien attention, ton corps va te trahir...

Andreï posa effectivement des questions innocentes, et finit par chuchoter à l'oreille du cobaye son code secret.

-Alors ? demandèrent les spectateurs sourires aux lèvres et regards taquins.

-C'est bien ça, reconnut Millo quelque peu dépité et mal à l'aise.

-Ton corps t'a trahi, Mmmilloow ! cria l'un des convives. Ton corps t'a trahi !

Le jeune garçon fixait la table du regard, les doigts croisés, se demandant s'il devait, ou non, dès le lendemain, faire changer son code bancaire tant la chose lui paraissait personnelle.

Il se leva, avec un faciès qui mimait un dégoût étrangement profond, trop profond pour paraître normal, si bien que ses amis tentèrent en vain de le retenir, et lui de s'excuser sur un besoin de prendre l'air, souffrant d'une « tête qui tourne ». L'un de ses proches essaya même de lui proposer une partie de poker prévue chez un tiers, mais Millo fit un signe de refus de la

main ; au poker, la victoire en générale ne lui adressait que quelques sourires timides.

Une fois dehors, il prit un grand bol d'air et marcha les mains en poches le long du trottoir. Quelques flocons tombaient dans une célérité d'apesanteur légère dans les airs, préfigurant les festoiments de Noël, des flocons flotteurs et une nappe blanche immaculée au sol qui, du monde, avaient changé l'humeur. Sur l'avenue du restaurant qu'il quittait alors, scintillaient les guirlandes illuminées accrochées aux branches d'arbres, dont quelques-unes simulaient le mouvement de gouttes étincelantes qui coulaient vers le sol. Chaque année, ce spectacle était le même. Néanmoins, associé à cette ambiance floconneuse, il y avait dans l'air quelque chose d'un temps en suspens, d'un espace à part ; et Millo ne put s'empêcher, au risque de paraître naïf, de placer ses paumes de main tournées vers le ciel pour recevoir, comme une manne délicate, les cotons de neige fragiles qui, sur sa peau, échouaient sans poids.

Vaille que vaille, le jeune homme, l'esprit embrumé dans la griserie, se concentrait sur le mouvement de ses jambes pour simuler une sobriété en léthargie. Le mince tapis blanc qui recouvrait le bitume lui donnait la sensation de faire craqueler sous ses pieds une fine pâte feuilletée. Il avançait plus ou moins droitement, de plus en plus harassé de conduire son corps, quand il aperçut un banc.

S'il eût été occupé, Millo aurait passé son chemin quand bien même la place n'aurait manqué ; mais il était vide, libre et tentant. Échoué là et contemplant le monde tel un spectateur retiré, il regardait passer les gens en se demandant combien de temps serait-il acceptable, loisible, qu'il passe ainsi son temps. Mieux aurait-il valu revenir en hâte, mais Millo pensait. Il pensait à ce qu'il venait de vivre et à ce qu'il avait lu. Quand, d'une façon soudaine, une silhouette apparut à sa perception, du fait qu'elle avait fait halte au niveau du banc, en découvrant un visage qui le fixait d'un chaleureux sourire. N'ayant aucune envie de se lancer dans une conversation, Millo se concentra sur ses genoux. Brusquement la silhouette s'avachit sur le banc en faisant taper son dos sur la planche oblique de la structure de commodité publique. Millo tourna la tête vers l'homme, vers le vieillard qui venait de s'asseoir. L'inconnu continuait de le regarder tout sourire les deux mains resserrées sur son pommeau de canne, un pommeau rond d'apparence cristalline qui contenait dans le verre une structure rectangulaire, arrondie sur un côté. Il se présenta enfin d'un nom qui échappa à Millo sitôt prononcé. Il avait l'air de n'importe qui, vêtu d'affaires et pourvu d'une voix qui eussent pu être celles de n'importe quel autre. Millo, de son côté, se contenta d'un signe de tête.

-Vous m'avez l'air abattu jeune homme...

-Un peu de fatigue. Et un peu d'alcool.

Le vieil homme, jusqu'alors penché vers Millo, se remit droit, le regard porté à un horizon qui, dans une ville parsemée d'immeubles, en était dépourvu.

-Et dans quoi travaillez-vous ?

-Je suis étudiant. J'étudie la linguistique à l'université. Et vous ?

-Moi ? Retraité. Depuis peu. Je travaillais autrefois, disons le mois dernier encore, dans l'imprimerie. Mais j'ai eu une vie bien remplie vous savez...

Après un moment étrangement long du fait que l'ancien ne daigna pas de suite vouloir continuer sa conversation, — celui-ci, le regard goguenard, ajouta tout bas :

-Mais à quoi pensez-vous en ce moment même ?

Et ceci mit Millo dans un embarras particulier car ce à quoi il pensait, il ne le dirait pas ; car il s'était dit à lui-même : « Peut-être encore un agité du bocal, un de ceux qui cherchent à romancer leur vie pour se rendre intéressants, quitte à être perçus comme grotesques. » Et combien en avait-il déjà croisé de ces gens, prototypes de l'individu raisonnant mais bancal, qui en début de conversation paraissent si ouverts que l'on désire en toute bonne foi échanger avec eux, pour ensuite voir trahir sa confiance par des excès ridicules, et passer pour le gentil